
PRIÈRE AVANT LE SERMON.

O NOTRE Dieu et notre Père ! Comblés de tes bienfaits, nous venons nous prosterner à tes pieds ; nous venons t'offrir nos religieux hommages. Mais qui sommes-nous pour fixer tes regards, pour être les objets de tes faveurs et de tes complaisances ? *Qu'est-ce que l'homme mortel, pour que tu te souviennes de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour que tu le visites ?* Fragile composé de chair et de sang, d'un corps périssable et d'une âme dégradée ; assujetti à l'erreur, au péché, comme aux infirmités et aux maladies, qu'il est petit à ses propres yeux, lorsqu'il te contemple dans la création ; lorsqu'aux rayons du soleil levant il admire la richesse et la beauté répandues dans tes ouvrages ! Et cependant, Seigneur, tu as mis en lui le principe d'une grandeur immortelle. Oui, ce qui pense, ce qui sent en lui est plus grand que le firmament semé de feux, que le soleil dans toute sa pompe : il doit survivre à l'univers : il peut faire un jour partie du chœur de ces anges brillants de gloire, qui s'enivrent de ton amour.

Que n'as-tu pas fait, Grand Dieu, pour nous rendre dignes de ces hautes destinées ! Tu nous rappelles à toi sans cesse par l'insuffisance des créatures. De l'ivresse même des passions, tu fais sortir le dégoût et l'amertume. Une voix secrète nous crie que, faits à ton image, nous ne sommes faits que pour toi. Tu avois mis en nous la conscience, émanation de la lumière éternelle ; et lorsqu'elle eût été obscurcie par le péché, tu nous as parlé toi-même ; tu nous as *parlé par ton Fils. La PAROLE a été faite chair. Elle a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité.* Elle nous a donné ta loi. Loi pure et sainte ! Aimable loi qui n'effraie que les cœurs corrompus ! Joug doux et léger, qui nous affranchit du honteux et dur esclavage du péché, qui nous délivre de ces inquiétudes, de ces troubles, de ces angoisses inséparables du vice ! Heureuse loi, si bien faite pour notre cœur, en laquelle seule il trouvè son repos ! Si malgré ses attraits nous sommes encore trop lâches pour la suivre, ou trop corrompus pour l'aimer, o Dieu de bonté, tu viens à notre secours. Du haut des cieux, tu nous tends la main pour soutenir notre foiblesse : tu ne nous demandes que d'en sentir le besoin. Maître de nos esprits et de nos cœurs tu les éclaires, tu les fléchis, tu nous remplis d'ar-

deur pour marcher dans tes voies; et l'homme régénéré par ta grâce, trouve en cela même qu'il redoutoit, dans ce dévouement sans bornes, dans cet amour sans partage que ta loi nous prescrit, et dont s'effrayent nos penchans corrompus, il y trouve le charme et la consolation de sa vie.

O Dieu! donne à chacun de nous d'en faire l'heureuse expérience. Que désabusés enfin des illusions du siècle, nous revenions à toi de tout notre cœur. Que *justifiés par la foi*, réconciliés avec toi par le grand sacrifice offert sur la croix pour les pauvres pécheurs, éclairés, enflammés par la méditation de ta parole, et par les secours de L'ESPRIT SAINT, nous travaillions désormais de préférence à nous assurer les biens que ta bonté nous prépare. Non point pour nous, Seigneur, mais pour les mérites de ton FILS bien-aimé. *Notre Père, etc.*

SERMON VIII.

LE RENONCEMENT A NOUS-MÊMES.

L^{er} SERMON SUR MATT. XVI, 24.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même et se charge de sa croix.

QUEL langage, M. F. ! Quel Maître, qui ne craint pas de le tenir à ses disciples ! Sont-ce là ses promesses ? Est-ce l'attrait qu'il emploie pour engager à le suivre ?... Sans doute, il est sûr de

sa puissance CELUI qui parle ainsi. Voilà, comme à chaque page, en lisant l'Évangile, on est ému, saisi par des traits d'originalité, de divinité, qu'aucun autre livre ne présente et ne sauroit présenter.

Mais ne nous arrêtons point à ces preuves de détail. Ce qu'il nous importe surtout de méditer, c'est le grand et singulier devoir qu'impose la déclaration de mon texte : *Si quelqu'un veut venir après moi, c'est-à-dire, si quelqu'un veut être mon disciple, veut m'appartenir, qu'il renonce à lui-même, et se charge de sa croix.* Nous n'affaiblirons point les paroles de notre Maître. Vouloir adoucir et modifier la vertu chrétienne, c'est l'énerver et la défigurer; sa beauté, ses jouissances même sont en proportion de sa grandeur. Nous venons vous présenter cette vertu dans son plus haut degré. Nous venons vous montrer le génie de l'Évangile tout entier. Nous venons vous le faire considérer dans ce qu'il a de particulier, de remarquable, de plus sévère, de plus rigoureux pour l'homme en apparence, et cependant de mieux fait pour lui, de plus propre à le perfectionner, à le rendre heureux. Dans un premier discours nous exposerons la nature, la nécessité, la beauté du renoncement. Dans un suivant, s'il

plaît au Seigneur, nous vous entretiendrons du bonheur qu'il fait goûter.

Ecoutez-nous, M. F., avec un cœur bien disposé; et Dieu veuille accompagner de sa grâce cette méditation, afin qu'elle ne soit pas sans fruit pour vos âmes. Amen.

I. Qu'est-ce que renoncer à soi-même? C'est, dira-t-on peut être, renoncer à ce qu'il y a de condamnable en nous. Assurément tout ce que Dieu nous ordonne de sacrifier est condamnable; mais cette expression trop vague ne peut donner une idée juste et précise du renoncement. Peu d'hommes conviendront qu'il y ait quelque chose à réformer dans leurs penchans : le mot insignifiant de nature, l'usage, l'exemple, les circonstances fourniront des excuses à l'infini. Ces penchans d'ailleurs, ces plaisirs qui sont l'objet de nos vœux, fussent-ils innocens par eux-mêmes, sont toujours près de cesser de l'être par l'excès, et sous ce rapport, deviennent objet de sacrifice. Il faut donc partir d'un principe plus clair, plus élevé, plus fécond, auquel tout se rapporte, duquel tout puisse découler.

Renoncer à soi-même, c'est renoncer à tout ce qui s'oppose à Dieu dans notre âme, à tout ce qui lui résiste, à tout ce qui balance son empire, à tout ce que nous sommes en danger d'aimer autant ou plus que lui.

C'est d'abord renoncer à cet orgueil, la plus chère partie de nous-mêmes; à cet orgueil qui, tout extravagant, ridicule, odieux qu'il est vis-à-vis du Grand Etre, ne s'exerce que trop dans nos rapports avec lui. Je dis à *l'orgueil de l'esprit* qui se figure pouvoir tout comprendre, et veut curieusement pénétrer les plus hauts mystères, tandis qu'il ne sauroit concevoir la formation d'un insecte, d'une fleur, les moindres objets qui nous entourent; à l'orgueil de l'esprit, qui croit suffire pour diriger nos actions, pour éclairer notre marche, et par la plus étrange inconséquence, lorsqu'en portant le nom de chrétiens nous reconnaissons par cela même la nécessité d'une révélation, d'un secours, d'un supplément à nos faibles lumières, nous fait employer à discuter, à juger, à critiquer l'Evangile, cette même raison, dont le seul emploi étoit d'en examiner les preuves, de conduire l'homme à la foi, et de le remettre avec respect entre ses bras. Je dis encore à *l'orgueil du cœur*, à l'orgueil de sa propre justice; à cet orgueil non moins absurde et non moins révoltant, par lequel, disciples de Jésus, *seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés* (1), membres de l'alliance de grâce et de mi-

(1) Act. IV, 12.

sériçorde, nous en appelons à nos œuvres, nous nous complaisons en elles, nous nous reposons sur elles, comme si pour gagner le ciel, nous n'avions besoin que de nous seuls, comme si la sagesse n'étoit pas un don du ciel, aussi bien que la vie et la santé.

C'est renoncer à notre volonté qu'il nous est si doux de suivre, si pénible de rompre, qui nous fait tenir à nos résolutions par cela seul que nous les avons prises, à nos projets par cela seul que nous les avons formés. C'est la soumettre à Dieu par l'obéissance, la sacrifier à sa loi, la tenir toujours prête à céder, toujours souple et docile en sa main. C'est dans un plus haut degré, ne chercher que ce qu'il demande, n'aimer que ce qu'il aime, ne vouloir que ce qu'il veut.

C'est renoncer au monde, au monde ce grand adversaire, ce grand rival du Très-Haut, qui nous éblouit sous tant de formes, nous attire par tant de séductions, nous engage et nous retient dans mille pièges, remue et tire notre cœur par mille fils divers. C'est renoncer à ses vanités, à ses plaisirs criminels. C'est renoncer encore à ses plaisirs dangereux qui pourroient dissiper, amollir notre âme, l'asservir à ce corps qu'elle doit régir, et lui faire abandonner le sentier du devoir, de quelque façon que ce fût. A cet égard, chaque

fidèle sentira quelles bornes il doit se prescrire : il sait quel côté de son âme il faut défendre et fortifier, quel régime demande sa constitution morale. C'est renoncer même aux plaisirs innocens; non qu'il faille s'en abstenir, mais en ce sens qu'il faut en user avec réserve, avec mesure, afin de pouvoir toujours les sacrifier, si Dieu l'exige de nous. C'est renoncer aux affections les plus douces, s'il nous appelle à ce sacrifice, et ne point chercher en elles le vrai repos du cœur.

C'est enfin renoncer à la sensibilité vive, à l'impatience de la nature qui s'aigrit des contrariétés, s'irrite et s'abat des souffrances. C'est la combattre et la surmonter par la résignation, accepter sans murmure les adversités et les peines.

Ce devoir, un des traits principaux de la religion du Christ, ce devoir qui change essentiellement le caractère de l'homme, et substitue dans les mauvais jours, l'expression touchante d'une tranquillité noble et douce, à la constance orgueilleuse qui s'efforce de dissimuler la douleur, ou tout au plus se roidit contre elle, ce devoir est celui que Jésus désigne d'une façon particulière par ces mots, *se charger de sa croix*. Il ne faut point entendre par-là ces mortifications, ces pratiques minutieuses auxquelles on voudroit donner

un prix qu'elles n'ont point en effet ; ni même ces privations volontaires que les saints, nobles athlètes qui s'exerçoient pour le bon combat, employèrent quelquefois, il est vrai, comme un moyen de vaincre une chair rebelle, d'assurer à l'âme sur les sens un empire absolu, mais dont la superstition a tant abusé depuis, et qu'on met trop souvent à la place des vertus. Non, ce n'est pas ainsi que j'expliquerai la pensée du Sauveur. La vie dans son cours ordinaire nous offre assez de croix. C'est assez pour notre foiblesse d'être attentif à les mettre à profit, et de ne pas les craindre, sans les chercher. La providence qui connoît le merveilleux pouvoir des épreuves pour perfectionner les âmes, ne nous en laisse point manquer.

Ainsi, M. F., ne prétendre jamais disposer, ni de nous-mêmes, ni des dons du Seigneur, comme d'un bien qui soit à nous ; s'en servir selon les intentions de CELUI qui en est le vrai propriétaire ; s'en servir, pour s'élever à Dieu et lui rendre gloire ; l'adorer et le bénir, lors même qu'il nous les retire ; en un mot, substituer l'amour de Dieu à l'amour déréglé de nous-mêmes ; détrôner cet amour-propre, divinité de l'homme de la nature, à laquelle il rapporte la création tout entière, mettre à sa place le Créateur souverain, tel est le renoncement que le Docteur céleste exige de ses disciples.

Ce beau devoir est imposé à tous ; il est d'obligation pour tous à un certain degré. Soumission de l'esprit et de la volonté, préférence du cœur, voilà ce que nous devons tous à CELUI qui nous a faits. Le Seigneur appelle et conduit à une vertu plus haute ceux qu'il a doués d'une âme plus forte, plus élevée, plus ardente, ses saints et ses bien-aimés. Il ne s'agit plus pour eux de sacrifier leur volonté, ils n'en ont point d'autre que la sienne ; de recevoir l'épreuve avec soumission, ils la souffrent avec joie. Ainsi, dans les combats, le devoir de tous les membres de l'armée, est de marcher à la voix de ses chefs. Le vulgaire des guerriers s'expose au péril par obéissance, le héros le brave et le chérit.

II. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, et se charge de sa croix.* Tel est l'esprit de la religion ; je n'en apporterai pas seulement pour preuve cette déclaration du Sauveur, toute formelle qu'elle est, et faite pour les disciples de tous les temps : on ne peut ouvrir l'Évangile sans rencontrer des expressions analogues. Ces belles paroles : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée,* ces paroles qui rassemblent toutes les facultés de l'homme pour les donner à Dieu tout entières, n'indiquent-elles pas que son amour doit nous dominer,

nous absorber, et laisser en nous peu de place pour tout ce qui n'est pas lui ? *Vous n'êtes point à vous-mêmes. Glorifiez Dieu dans vos corps et dans vos esprits qui lui appartiennent. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi. Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Christ qui vit en moi. Nous ne devons plus vivre pour nous-mêmes, mais pour Celui qui nous a aimés. Celui qui est à Christ a crucifié la chair et ses convoitises.* (1) Amour prédominant pour Dieu, soin constant de tout rapporter à sa gloire, détachement des choses périssables, renoncement, combat, sacrifice, voilà tout l'Évangile. J'en appelle à tout homme de bonne foi ; de quelque façon qu'on l'envisage, à quelque page qu'on l'ouvre, il est impossible d'y trouver autre chose.

Il en devoit être ainsi, M. F. ; renoncer à soi-même et se donner à Dieu, c'est pour l'homme, le plus évident comme le plus sacré des devoirs. Créateur, Conservateur, Rédempteur, sous tous ces rapports nous lui appartenons sans réserve. Nous existons par lui ; c'est pour lui que nous

(1) 1 Cor. VI, 19. 20. 1 Jean II, 15. Matt. X, 37. Gal. II, 20. 2 Cor. V, 15. Gal. V, 24.

devons exister. Son bras nous soutient, son souffle nous anime; s'il s'éloignoit, nous péririons aussitôt. N'est-il pas juste de lui consacrer des talens dont nous ne jouissons que par sa volonté? Rachetés enfin par le sang du grand Médiateur, quelle dépendance plus entière encore, quel dévouement plus absolu ce sacrifice ne nous impose-t-il pas? Voilà surtout ce qui frappoit, ce qui pénétrait les apôtres. C'est le motif qu'ils rappellent, qu'ils pressent à chaque ligne, comme irrésistible.

Si l'homme, qui par tant de titres appartient à son Dieu, ne vivoit que pour lui-même, ce seroit, hélas! nous sommes peu frappés d'un excès si coupable, parce que nous y sommes accoutumés; mais à l'envisager en lui-même, c'est un renversement, c'est un bouleversement de tout ordre; c'est ce qu'il y a de plus criminel; c'est ce que Dieu ne sauroit laisser impuni. *Il ne peut donner sa gloire à d'autres*, dit l'Écriture (1). *Il fait grâce aux humbles, mais il résiste aux orgueilleux* (2). Il résiste à l'âme superbe, à l'âme égoïste qui veut vivre pour elle-même, ou ne se donne à lui qu'avec des conditions et des réserves.

(1) Es. XLII, 8. (2) Jaq. IV, 6.

Ainsi, chrétiens, le devoir du renoncement résulte naturellement et nécessairement des droits de Dieu. Il se devoit à lui-même de l'exiger. Ajoutons que c'est le fondement de toute vertu.

Le péché avoit détruit l'harmonie de notre âme; l'amour de nous-mêmes, instinct admirable que nous avons reçu du Créateur pour notre conservation, l'amour de nous-mêmes en se déréglant, avoit détourné nos regards du ciel, les avoit portés vers la terre; il avoit tout perdu; il étoit devenu cupidité, orgueil, ambition, volupté, vengeance, envie; il avoit produit tous les vices; il fait le fond de tous. Que falloit-il pour rétablir l'ordre? Une seule chose; le régler, sans le détruire; le renfermer dans ses premières limites, et mettre l'amour de Dieu à sa place. Voilà l'unique principe d'une vertu pure dans ses motifs, ferme et constante dans ses effets. Si la vertu n'est pas animée par l'amour de Dieu, elle n'aura pour mobile que l'amour de nous-mêmes, car il n'y a pour l'homme que ces deux ressorts; c'est-à-dire, qu'elle sera fondée sur l'orgueil et l'intérêt. Et ne sentez-vous pas dès-lors qu'elle sera menteuse, hypocrite; qu'elle ne sera plus vertu? Souillée dans ses motifs, elle pourra, en se déguisant, surprendre quelques hommages; mais le vice de son origine se trahira

par mille petites, mille basses. Elle deviendra complice de toutes les illusions du cœur. Elle sera sans force contre les passions, car étant sortie du même fond, son pouvoir découlera de la même source ; et elle aura bien moins de force et d'attrait. Peut-être nous fera-t-elle jouer un rôle brillant sur un théâtre entouré de spectateurs, à la vue d'un prix à remporter ; mais elle ne se soutiendra pas loin des regards, quand il s'agira de sacrifier l'intérêt au devoir, c'est-à-dire, dans les occasions où la vraie vertu s'exerce et se déploie.

Voyez au contraire, comment sous tous ces rapports l'homme triomphe par l'amour de Dieu. C'est en vue de lui plaire, c'est pour sa gloire qu'il agit. Les applaudissemens des hommes, les intérêts de la terre ne sont rien ; les passions se taisent devant une passion plus noble ; les illusions se dissipent ; Dieu est à la fois la règle et le principe, la loi et le motif ; il a parlé ; pour celui qui l'aime, il n'y a plus lieu à l'erreur ; plus de prétexte, ni même de tentation pour désobéir.

Mais, je dois le répéter ; pour faire régner en nous l'amour de Dieu, il faut régler et réprimer l'amour de nous-mêmes. Il faut que notre âme soit déprise des faux biens pour qu'elle se porte avec ardeur vers le bien véritable. Elle n'a qu'une

certaine mesure de sensibilité, de chaleur, de force; elle a besoin pour sentir avec énergie, pour agir avec grandeur, avec constance, de ne point se partager, de ne point dissiper sur mille objets ses facultés précieuses. Voyez, si dans toutes les vocations ce n'est pas en oubliant tout ce qui ne s'y rapporte point qu'on s'élève à une place éminente. Le héros ne vit que pour la gloire; l'artiste célèbre, pour l'objet de son talent, le savant, pour celui de ses méditations.

Cette préférence dominante, exclusive, première condition du succès dans toutes les carrières, est bien plus nécessaire dans celle du chrétien, où les objets extérieurs sont non-seulement distraction, mais obstacle. Et comment la fidélité ne seroit-elle pas douteuse, quand elle a de trop violens assauts à soutenir? C'est ainsi que vous en jugez dans les affaires de la vie. Vous voulez pour dépositaire, un homme incapable de cupidité; pour confident, un ami qui ne soit point pressé du besoin de parler. Regarderiez-vous comme un serviteur de Christ fidèle, inébranlable, celui que tout distrait, que tout émeut, que tout séduit? Non; laisser vivre toutes les passions dans le cœur, les nourrir, les fortifier par l'habitude de les satisfaire, et se promettre pourtant de les sacrifier au devoir quand il le faudra, c'est une

espérance présomptueuse, qui ne sauroit manquer d'être punie. Telle seroit l'illusion du Général qui, laissant l'ennemi se fortifier, et prendre ses avantages, n'en compteroit pas moins sur la victoire. Le soldat généreux de Christ au contraire assure d'avance son triomphe ; il émousse les traits de ses adversaires pour n'en être point blessé ; il brise les nœuds des filets où ses pieds pourroient s'arrêter ; il se plaît à prendre de bonne heure sur ses penchans un empire absolu, afin de ne point les sentir un jour se révolter contre lui. Libre de tout fardeau, de toute chaîne, il marche d'un pas ferme et courageux dans la noble lice où il est entré ; l'heureuse habitude de vaincre lui rend les sacrifices faciles et doux. Ces raisonnemens sont si simples et si clairs, qu'il seroit ridicule de les presser, s'il ne s'agissoit pas de religion, matière où l'évidence ne nous frappe pas toujours. Je crois cependant en avoir dit assez pour vous faire comprendre et sentir cette vérité capitale, que le renoncement exigé par l'évangile est l'unique base de la vertu, et son plus sûr garant.

III. J'en appelle maintenant à votre cœur, et je vous demande si ce devoir qui lui semble pénible, est pourtant sans attrait pour lui ? S'il n'est

pâs en harmonie avec ses mouvemens les plus naturels et les plus invincibles ?

L'oubli de soi-même, voilà ce qu'il y a de plus aimable à nos yeux, ce que nous cherchons surtout chez ceux qui nous entourent, avec qui nous soutenons quelque relation. Nous saurions peu gré d'un ami qui ne pourroit s'en montrer capable. Dans la vie commune nous en faisons la plus précieuse des qualités, comme la première des grâces. Dans les occasions extraordinaires nous l'admirons avec transport. Toutes les grandes actions se composent de renoncement ; il fait l'essence des vertus généreuses ; il n'est point de véritable héroïsme sans dévouement. Ces beaux traits qui réchauffent notre cœur, et font couler de nos yeux des larmes d'admiration, ne vont jamais sans sacrifice. La vertu qui s'exerce sans qu'il en coûte rien, nous touche peu, et obtient de nous tout au plus de froids hommages. C'est quand elle est éprouvée par la persécution et l'adversité ; c'est quand elle souffre avec patience les outrages et les douleurs ; c'est quand elle s'immole elle-même qu'elle remue profondément notre âme. Nous voulons pour l'admirer, pour l'adorer, qu'elle soit marquée, embellie du sceau de la souffrance. Voilà le cœur de l'homme : il rend témoignage, malgré lui-même, aux précep-

tes divins de CELUI qui le créa , et qui est venu le réformer.

Aussi tous les grands serviteurs de Dieu se sont montrés sous ces nobles traits , pleins d'un zèle ardent pour Dieu , d'un amour sans bornes pour leurs frères, comptant pour rien les privations, les dangers, les sacrifices quand il s'agissoit de ces grands intérêts. Tels ils furent tous, depuis ce Moïse qui *préféra l'infortune d'Israël à la faveur de Pharaon* (1), et qui disoit au Très-Haut : *Pardonne à ce peuple, ou efface-moi du livre de vie* (2), jusqu'au Précurseur qui dans son humilité sublime répondoit aux Juifs : *Je ne suis ni Elie ni un Prophète : je suis la voix de Celui qui crie au désert* (3); jusqu'à ce Jean qui voyant la renommée de Jésus croître, et la sienne diminuer, disoit à ses disciples : *C'est là ce qui rend ma joie parfaite* (4), et qui sacrifia sa vie à l'intérêt de la vertu. Mais c'est à notre Maître qu'il appartenoit de faire briller avec plus d'éclat ce divin caractère. Eh ! quel renoncement peut égaler celui de Jésus qui, *loin de faire trophée d'être égal à Dieu a pris la forme de serviteur, et s'est rendu obéis-*

(1) Hébr. I, 25.

(2) Exod. XXXII, 32.

(3) Jean I, 23.

(4) Jean III, 29.

sant jusqu'à la mort (1), de ce Jésus qui choisit pour sa part l'indigence, les contrariétés, l'humiliation, l'ignominie ; qui voulut porter le fardeau de toutes les souffrances humaines, afin de nous en alléger le poids, et qui en ordonnant à ses disciples de se charger de leur croix, prit pour lui-même la plus pesante ? Ses apôtres et les premiers fidèles offrirent au monde le même genre de grandeur et d'héroïsme. Ils lui montrèrent cette vertu si haute et si simple, si humble et si sublime, si douce, si dévouée, qui sacrifie tout sans prétendre à rien, et laissant aux enfans du siècle tous les prix de la terre, n'aspire qu'à ceux du ciel. Ce fut cette vertu nouvelle et touchante qui fit le triomphe de l'Évangile. Elle subjuga le cœur des Païens. Elle les conduisit aux pieds d'un Chef crucifié. Elle leur fit trouver des attraits dans une religion qui prêchoit les sacrifices, et promettoit des souffrances à ses sectateurs.

Chrétiens, en vous développant le sens des paroles de Jésus, je vous ai exposé ce qu'il y a de plus grand dans la religion. Mais est-ce dans un siècle de relâchement, de tiédeur, que l'on

(1) Philipp. II, 6. 7.

peut, avec quelque espoir de succès, rappeler les principes et les sentimens par lesquels s'operoient les prodiges de la première Église? Et lorsque les plus simples élémens de la vertu chrétienne sont à peine connus, convient-il d'étaler ce qu'elle a de plus sublime? Oui, M. F., c'est pour cela même qu'il convient de le faire. Si par égard pour la foiblesse des membres de l'Église, ses conducteursse bornent le plus souvent à distribuer le lait de la parole, à prêcher les devoirs les plus faciles et les moins disputés, il faut cependant quelquefois donner une nourriture plus solide; il faut présenter quelquefois le noble type de la vertu évangélique, qui pourroit tomber en oubli. C'est par les traits que j'ai tracés, que cette vertu se distingue éminement de la morale philosophique et de la sagesse humaine. C'est par ces traits qu'elle brille d'un éclat tout divin. Si les chrétiens sans courage sont effrayés des devoirs qu'elle impose, quelques belles âmes aussi peuvent être séduites par ses célestes attraits.

Heureux, M. C. F., ceux d'entre vous qui, dans le tableau que j'en ai présenté, auront reconnu, je ne dirai pas ce qu'ils font, mais au moins ce qu'ils voudroient faire! Heureux ceux qui, en m'écoutant, auront trouvé quelque ana-

logie entre mes discours et leurs sentimens ! Heureux encore ceux qui n'en auront pas été rebutés , qui n'auront pas fermé leur âme à la persuasion, tels que ces disciples qui s'éloignèrent de Jésus, parce qu'ils trouvoient ses paroles trop dures ! Hélas ! tel est souvent l'effet des vérités de la foi ; mais cette pensée est trop pénible : je veux espérer que nous avons tous prêté une oreille attentive, et un cœur docile aux préceptes du Fils de Dieu.

S'il en est ainsi , M. F. , humilions-nous ; que ce soit là le premier mouvement de notre cœur. Oui ; que le plus juste s'humilie , en se voyant si loin de ces grands principes et de ces grands modèles. Mais quelque reculés que nous soyons dans le chemin du salut , ne nous décourageons point cependant. Si Dieu s'irrite contre ceux qui contestent avec lui , sa tendresse est toujours indulgente pour les fautes qu'on avoue , et les foiblesses dont on gémit. Efforçons-nous de pratiquer , du moins à quelque degré , les vertus que Jésus est venu nous enseigner. Offrons-lui ce qui dépend de nous , un cœur qui désire sincèrement lui obéir et l'imiter.

Vous surtout , qui avez reçu de sa bonté le don précieux de l'amour du beau , une âme sensible et généreuse , vous qu'il a marqués

pour lui appartenir un jour, et qui peut-être n'avez pas encore connu ou suivi cette vocation, ah ! ne lui résistez plus. Laissez-vous aller à l'attrait que vous éprouvez. Aspirez à cette perfection qu'il vous propose aujourd'hui. Entrez dans la belle carrière de ses disciples. Soyez enfin pour votre Dieu ce que vous êtes pour les créatures. Exercez pour lui cet esprit de sacrifice et de dévouement que vous vous plaisez à déployer pour ceux que vous aimez. Alors vous n'éprouverez plus de vide et de mécompte.

O Jésus ! o Seigneur ! Tu marches devant nous , comment refuser de te suivre ? Eh ! qui voudroit , qui pourroit refuser de faire pour toi ce que toi-même as fait pour nous ? Mais nous avons besoin que tu soutiennes nos forces et notre courage, que tu fixes notre volonté chancelante. Attire , enchaîne par les liens de ton amour, ce cœur qui ne sait pas se donner, mais qui soupire après toi. O Dieu ! nous sommes indignes de toi , mais nous pouvons devenir un miracle de ta grâce. Donne-nous ce qui nous manque , et il n'y aura rien en nous qui ne célèbre tes miséricordes ; et *soit que nous vivions , soit que nous mourrions , nous serons à toi, Seigneur* (1) ! Amen. Amen.

(1) Rom. XIV, 8.